

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

" *Mercrèdi, 24 août.* — Les vicissitudes de cette vie n'auront jamais de fin. Il y a quatre jours, j'étais plein d'espoir et de courage, et nous voici bloqués depuis quatre jours et trois nuits par des amoncellements de glaces. Dans toutes les directions, nous ne voyons plus que hummocks, arêtes et aspérités. Le courage est encore là, mais l'espoir est parti...

" Sur la surface de la mer, polie comme un miroir, glissaient les kayaks ; à chaque coup de rame silencieux, l'eau avait un murmure. On se serait cru en gondole, sur le Grand Canal. Mais ce calme même avait quelque chose d'inquiétant...

" Brusquement, en effet, nous fûmes entourés de glaces ; la terre étant proche, le meilleur parti à prendre était d'y chercher un refuge en attendant les événements... Comme nous ramions au milieu de petits glaçons flottants, le fond de mon kayak reçut à l'improviste un choc violent. Nous étions entourés de nos ennemis, les morses. Un d'entre eux, d'une taille gigantesque, nageait entre deux eaux, derrière moi. Tout à coup, il se dressa juste devant Johansen, qui suivait mon sillage. Redoutant de voir l'animal enfoncer ses défenses dans le pont de son embarcation, Johansen

solide, hérissée d'obstacles, était absolument impraticable. Nous avons donc campé, et, le 21, nous avons tué un ours : du moins nous ne mourrons pas de faim avant quelque temps..."

Le sort en était jeté. Nansen et Johansen étaient condamnés à huit mois d'hivernage.

Déjà ils avaient fait choix sur le rivage voisin, près d'un promontoire qu'ils surent plus tard être le cap Helland, d'un coin propice pour y construire une hutte, quand un incident inattendu se produisit : la glace sur laquelle s'élevait leur tente se détacha brusquement de la terre et, sous l'action du vent, commença à les emporter dans une dérive rapide. D'abord ils songèrent à regagner la côte ; ils mirent les kayaks à l'eau et hissèrent la voile. Mais la côte était loin, et ils réfléchirent qu'une île en valait une autre. Pourquoi ne pas cingler vent en arrière vers le sud tant que le passage serait libre ?

Ainsi firent ils. Ilots et pointes se succédaient. Et ils admiraient les hautes falaises de basalte, étayées de colonnes et de contreforts, tronées de niches, surmontées d'autant de clochetons aigus que la Cathédrale de Milan.

Le 25 août, ils accostèrent à un nouveau rivage, sur lequel, dès leur débarquement, un ours leur souhaita la bienvenue. Johansen, d'une balle lui brisa la colonne vertébrale. L'animal blessé essaya de fuir, mais la partie postérieure de son corps était paralysée. Perplexe, il s'assit et se mit à mordre jusqu'au sang ses pattes de derrière, comme pour les châtier de lui refuser leur service. Un second coup de feu mit fin à ses souffrances.



LA HUTTE D'HIVER.

s'écarta en cherchant son fasil. J'avais moi-même saisi le mien en toute hâte. Le morse, cependant, rentra dans l'eau avec fracas, plongea sous le kayak de Johansen et reparut derrière lui. C'était un voisinage inquiétant. Pour le fuir, Johansen sauta sur le glaçon le plus proche. Au bout d'un moment, je suivis son exemple. Mais je courus grand risque de prendre, par ma faute, le bain dont le morse m'avait seulement menacé. Le bord de la glace manqua au moment où j'y mettais le pied, et je restai debout dans le kayak, qui s'en allait à la dérive, faisant des prodiges d'équilibre pour ne pas chavirer. Si le morse avait reparu à ce moment, je l'aurais certainement reçu dans son propre élément. Finalement je réussis à me hisser sur la glace, et longtemps nous vîmes notre agresseur passer et repasser autour de notre îlot flottant, sur lequel nous tournâmes la situation de notre mieux en dînant.

" C'était un grand morse. Il y a quelque chose de fantastique et de préhistorique dans l'aspect de ces monstres. Je ne pouvais m'empêcher de songer à un triton, tandis qu'il se roulait dans l'eau en soufflant et nous regardait avec des yeux ronds et vitreux. Il était bien inutile d'user des cartouches sur un gibier dont nous n'avons que faire pour le moment. Aussi attendîmes-nous que, lassé enfin, il s'en allât comme il était venu. Après quoi nous repartîmes, heureux d'en être quittes à si bon compte.

" ... Arrivés sur la glace attenante à la terre, nous nous vîmes condamnés à l'immobilité : plus d'eau libre dans aucune direction, et la surface

D'autres ours furent aperçus le même jour. Les morses étaient nombreux. Cette côte, au bord d'un fiord, s'annonçait comme un garde-manger amplement approvisionné. Dès le lendemain de leur arrivée, après s'être assurés de l'impossibilité d'aller beaucoup plus loin, Nansen et Johansen commencèrent à se préparer à hiverner là. Il importait en effet de ne pas se laisser surprendre par l'hiver sans vivres et sans abri, et les quelques semaines qu'ils avaient devant eux devaient être consacrées : 1° à des chasses aux ours et aux phoques ; 2° à la construction d'une hutte confortable en prévision des grands froids de la nuit boréale.

LES PRÉPARATIONS DE L'HIVERNAGE

Tuer le plus de bêtes possible pendant qu'elles abondaient, était le premier objectif de Nansen. La chasse aux ours était plus fatigante que dangereuse. La curiosité et la faim les attiraient ; puis, à la vue des deux hommes, ils prenaient la fuite et il fallait les poursuivre. Douze ours blancs, vieux ou jeunes, tombèrent, avant la fin d'octobre, sous les balles des deux compagnons. Le froid arctique offre l'avantage de conserver indéfiniment la viande des animaux morts : Nansen et Johansen, de quelque appétit qu'ils fussent doués, — et l'endurance de leurs estomacs était certes à la hauteur de leur énergie morale, — n'avaient donc nullement besoin de se rationner.

Restait à abattre quelques morses, d'une part pour apporter quelque